

vois-tu, Suzie, donne beaucoup de gêne à la physionomie et d'incertitude au regard.

—Un timide qui a fait tout le temps des déclarations à tout le monde, à Georgette, à M. Pierre, à vous, à moi-même. Allons donc ! vous ne pensez pas ce que vous dites !... Ou je me trompe fort, ou cet Américain-là est un faux bonhomme, et pas autre chose.

—Je ne puis te croire.

—Observez-le.

—C'est ce que je vais faire. Et nous en reparlerons quand tu seras plus calme. Car tes remarques m'impressionnent beaucoup, ma Suzanne. Tu sais bien quelle confiance j'ai en toi.

Embrasse-moi, mon amie très chère et surtout ne soit pas jalouse. Tu es presque la mère de Georgette et les pauvres mères tu le sais bien, doivent s'attendre à voir le cœur de leurs filles s'envoler à la vingtième année. C'est la règle.

—Bien dure.

—Oui, mais l'amour de ces chères petites nous revient plus tard, quand elles ont souffert et compris que personne au monde ne les aimait comme nous.

Les deux femmes s'embrassèrent.

—A défaut de ta Georgette, il te restera toujours une sœur, dit Adèle tendrement à la jeune gouvernante déjà réconfortée par cette affection si calme, si forte et si douce.

—Pauvre Suzanne, pensa Mme Chaniers en voyant la jeune fille s'éloigner. Elle est jalouse, c'est bien naturel, elle aime tant Georgette. Mais cela la fait souffrir, et sa jalousie ne lui a pas montré sir Jonathan Pierce sous des couleurs bien favorables, en vérité. Cette impression lui passera avec sa souffrance !...

Sir Jonathan, malgré son dire, me paraît un très grand cœur au contraire.

V.—POMPON PERDU

Vers deux heures, le lendemain, Mme Chaniers conduisit sa fille essayer, chez Anatole, ses toilettes de fiançailles.

On les introduisit toutes les deux dans le petit salon d'essayage, devant la grande psyché duquel est passé tout ce qu'il y a à Paris de riche, d'élégant et de joli.

—Mlle Clotilde vous a fait des merveilles, madame, dit M. Monteret à Adèle. Vous allez être contente. Ce qu'elle a de goût et même de talent, cette jeune fille, c'est incroyable.

—Alors vous êtes toujours satisfait d'elle ?

—De plus en plus.

—Que vous me faites plaisir !...

—Tu la connais donc, cette Mlle Clotilde, demanda Georgette à Mme Chaniers lorsque M. Monteret se fut éloigné.

—Un peu, oui. Il y a quelques mois que je l'ai rencontrée à l'hôpital de Lariboisière où je vais souvent visiter les malades, tu le sais.

Clotilde, qui est une pauvre orpheline sans père ni mère, m'a paru alors très digne d'intérêt. Je me suis occupée d'elle, je l'ai placée ici ; et tu vois ce que M. Monteret vient de m'en dire.

Mais pourquoi cette question de ta part ?

—C'est que tes yeux ont brillé comme si tu aimais déjà beaucoup cette ouvrière.

—Ne prends donc pas un air si dédaigneux en parlant d'elle ? Clotilde malgré son abandon et sa profonde misère, a su rester honnête. Je l'ai prise sous ma protection, et je lui porte, en effet, un très grand intérêt.

—Quelque coureuse qui t'aura mise dedans, pour sûr.

—Méchante fille !... Tout te sourit, tout le monde te gâte et t'adore, et tu es cruelle aux autres !... Comme c'est mal, et quel chagrin tu me causes avec de pareils sentiments !...

Georgette n'eut pas le temps de répondre

Dans l'encadrement de la portière relevée, deux jeunes filles apparaissaient : L'une portait délicatement les costumes à moitié faits, le corsage à demi épinglé, les jupes légères dont l'envolement fou la couvrait presque tout entière, c'était l'apprentie ; l'autre blonde, grande, mince, très élégante, encore affinée par son séjour à Paris autant que par sa récente maladie à l'hôpital, jetait sur Georgette un

regard très humide quoique curieux : c'était Clotilde.

Sans façon, et peut-être pour donner une leçon à la capricieuse enfant, Mme Chaniers embrassa l'essayeuse.

—Bonjour, chère petite, dit-elle très affectueusement, M. Monteret vient de m'apprendre que vous faisiez de grands progrès. Il paraît que vous devenez adroite comme une fée. Ce que je suis contente !...

—Alors, madame, je suis payée de mes efforts, et bien au-delà !

—Voici ma fille, mademoiselle Georgette Chaniers. Elle vous aimera aussi quand elle vous connaîtra.

La physionomie de la fiancée de Robert devint sur le coup très sèche, très dure, avec une expression hautaine et froissée qui démentait absolument les bonnes paroles de Mme Chaniers.

Elle tourna le dos à l'ouvrière qu'elle avait toisée du haut en bas, en relevant sa tête impertinente, et se mit à se déshabiller un peu nerveusement.

Le cœur de Clotilde se serra.

—Qu'ai-je fait à cette jeune fille ! pensa-t-elle. C'est la première fois qu'elle me voit, et je lui déplaît de prime-abord. Quel malheur !... J'eusse tant voulu l'aimer !...

Georgette avait enlevé sa robe, et son petit corps frêle et brun se redressait dans un corset de satin blanc de chez la bonne faiseuse, paraissant malgré cela tout malingre, surtout à côté de la beauté blonde et éblouissante de l'ouvrière.

Avec des précautions infinies, Clotilde lui passa le corsage à moitié fait.

—Vous me faites mal ! dit tout à coup l'acariâtre fillette. Dieu ! comme vous êtes maladroit !

L'orpheline sentit quelques larmes monter à ses yeux.

—Je tremble peut-être un peu ! dit-elle très bas.

Mlle Chaniers ne répondit pas, et l'essayage continua.

Le costume était fait d'un adorable poulx de soie blanc couvert de petits bouquets brochés, reliés entre eux par de larges nœuds de satin bleu.

Les paniers, un peu gonflés comme ceux que portait la Dauphine à l'aurore de sa jeunesse et de sa beauté, se relevaient sur une neigeuse jupe de dentelle blanche.

Le corsage à très longue pointe, faisait paraître la taille d'une souplesse et d'une minceur extraordinaires, tandis que le décolletage carré, entouré d'une de ces ravissantes ruches à la vieille, qu'on voit sur tous les jolis portraits de Boucher et de Fragonard, élargissait les épaules un peu étroites.

Dans tout ce blanc fleuri de couleurs effacées, la beauté brune et pâle de Georgette Chaniers ressortait très fine et très délicate.

—Oh ! que c'est réussi ! s'exclama Adèle doublement heureuse.

Malgré toute sa volonté de contrarier et de dire non, la jeune fille ne trouva ni un reproche à faire, ni une critique à adresser.

Mais elle ne put néanmoins contraindre ses lèvres à un sourire ou à un compliment, pas même à un seul mot d'approbation.

—Voyons l'autre robe, dit-elle.

C'était un costume de cachemire gris-perle pour les courses et les promenades de l'après-midi avec sir Jonathan.

Il n'était pas sur elle que Georgette le déclarait hideux, de mauvais goût, épouvantable.

—C'est toi qui as choisi l'étoffe, fit remarquer Adèle, et c'est ce qu'il y a de mieux.

—L'étoffe, oui ! mais la façon ?... Est-ce assez lourd, assez commun.

—Tu ne l'as pas encore essayé.

—Je le vois.

Elle consentit pourtant à le laisser mettre sur elle.

C'était aussi simple, aussi joli que possible, avec de longs plis droits qui allongeaient sa mièvre petite personne.

—Horrible, je vous dis !... s'écria-t-elle exaspérée.

Et ce corsage !... Quelle horreur !... me va-t-il assez mal !...

—Mais c'est une merveille ! dit Mme Chaniers.

Il était, en effet, en peau de Suède du même gris que la robe et moulait la jeune fille sans un pli ni un défaut.

—Une merveille, répéta-t-elle pâle de rage jalouse, voilà le cas que j'en fais de votre merveille.

Et l'arrachant de ses épaules, au risque de s'écorcher avec les épingles de l'essayage, elle le déchira en lambeaux, le jeta par terre et y trépi-gna dessus.

Clotilde resta impassible, mais de grosses larmes roulèrent sur ses joues devenues très blanches.

—Comment mademoiselle veut-elle donc son corsage ? demanda-t-elle avec une voix qui essayait en vain de s'affermir. C'est peut-être cette peau trop souple qui lui déplaît !

Georgette, dans la glace, sans se retourner voyait l'ouvrière, maintenant plus belle sous ses larmes, grande, élégante, avec son port de reine, son long cou mince, qui sortait de la ruche de dentelle de sa robe noire, portant comme la hampe de la plus splendide fleur, sa tête blonde et fière.

Cette beauté souveraine, blanche, rose, éclatante, si différente de sa beauté à elle, l'exaspérait depuis le commencement de l'essayage.

En ce moment, où les regards indignés de Mme Chaniers lui disaient à quel point la pauvre mère désapprouvait cette inconcevable sortie, Georgette s'exaspéra davantage, et éclata tout à fait.

—Non, dit-elle, la peau ne me déplaît pas, au contraire, elle est fort jolie. C'est la façon qui est atroce. Un massacre, quoi !... Dans les bazars à dix francs, les corsages sont plus proprement taillés que ça.

—Georgette, voulut dire Adèle, je t'ordonne de te taire.

Elle haussa les épaules, se grisant de ses paroles méchantes, à mesure qu'elle les prononçait.

—Est-ce que tu crois que je vais supporter ça ? fit-elle. Une petite dinde qui n'a jamais rien fait probablement, et sous prétexte que tu lui fais la charité, c'est moi qui vais payer les frais de son apprentissage.

Ah ! mais non, par exemple !... Qu'elle gâche les toilettes des autres si ça leur plaît !... Moi, pas. Je veux mon ancienne essayeuse, Mlle Clémentine. Celle-là connaissait son métier. Mais celle-ci !... Une gaspilleuse, quoi !...

Furieuse, elle s'était rhabillée. Des flammes passaient dans les yeux assombrés de Clotilde qui était debout, immobile et glacée auprès de la porte, plus blanche qu'une morte, mais arrivant, à force de volonté, à ne pas répondre un mot à cette étrange sortie.

Adèle, qui connaissait bien sa fille, savait que toute observation, toute résistance, toute intervention même, sévérité ou tendresse, n'eussent fait qu'aviver dans ce moment-là, sa colère rageuse.

Aussi autant par raison, afin de ne pas provoquer un scandale inutile, que par faiblesse maternelle, Mme Chaniers aima mieux se taire.

Elle porta ses mains à ses yeux.

—Ah ! malheureuse enfant ! murmura-t-elle au milieu de ses larmes, que tu as donc peu de cœur ! Et quel mal tu me fais !

L'apprentie était sortie.

—Amenez-moi auprès de M. Monteret, ma chère Clotilde, continua-t-elle en se retournant du côté de la pauvre ouvrière. Toi, Georgette, attends-moi.

Elles se dirigèrent toutes les deux vers le cabinet du chef de la maison.

Dans le corridor, avant d'en franchir le seuil, Adèle attira l'orpheline dans ses bras.

—Pardonnez-lui, dit-elle doucement en appuyant ses lèvres sur les cheveux bords de la jeune fille, elle a été très gâtée, et elle doit être un peu jalouse de vous, ça lui passera !...

—Assez, madame, assez, chère bienfaitrice ! murmura Clotilde déjà réconfortée par ces bonnes paroles, elle est votre fille, elle peut me briser le cœur, je ne me souviendrai jamais de Mlle Georgette que pour l'aimer, comme un reflet de vous.

Mme Chaniers, involontairement, la pressa de nouveau dans ses bras ; mais elle ne répondit pas, quelqu'un venait.

—Adieu, chère petite, dit-elle tout haut, continuez à avoir du courage, je reviendrai bientôt vous voir.

(A suivre).